

Cinéma canadien

Number 104, April 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51062ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

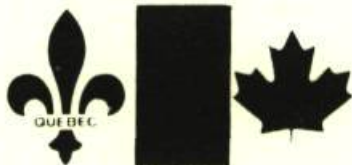
0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1981). Review of [Cinéma canadien]. *Séquences*, (104), 31–37.



C I N É M A

CANADIEN

L

ES PLOUFFE ● «C'est pas croyable! Guillaume qui tue des hommes!» Ce cri de la mère Plouffe qui clôt le roman de Roger Lemelin, on le retrouve en finale du film qu'en a tiré Gilles Carle. Le livre fit sensation à l'époque par sa vision caricaturale, pittoresque mais fondamentalement juste d'un petit peuple québécois replié sur lui-même dans le cocon tissé par des soins maternels ou cléricaux, mais déjà en proie à quelques soubresauts et frémissant à l'attente du déchirement définitif de la gangue protectrice. Le cri conclusif signale l'avènement de la rupture causée en l'occurrence par la guerre, événement extérieur qui vient bouleverser l'existence de ce microcosme.

Car c'est bien de microcosme qu'il s'agit, chaque personnage de ce mini-monde étant conçu comme un archétype représentant une tendance plus ou moins marquée de la population générale; la mère Joséphine, possessive et couveuse et le père Théophile, ouvrier soumis et effacé ruminant des gloires sportives envolées et cultivant la haine de l'Anglais, sont représentatifs de quelques milliers de couples. Les enfants, pour leur part, se divisent à eux quatre les préoccupations coutumières de la population ambiante: Cécile, l'aînée, vieille fille aigrie, met ses soucis dans l'accumulation d'un pécule et sublime ses besoins affectifs dans une amitié platonique avec un conducteur de tramway marié et père de famille; Napoléon vit par procuration la gloire sportive de son benjamin en attendant de trouver l'amour naif qui fera de lui le successeur de son père; Ovide symbolise l'élan mystique et culturel alors que Guillaume le plus jeune est l'idole sportive en qui se concentrent les enthousiasmes et les frustrations de tout un peuple. C'est comme si on trouvait dans la même famille Alphonse Desjardins, Aurèle Séguin, Maurice Richard, et Ti-Jos Canayen. Tout cela naturellement passé au crible par un humour satirique qui accentue les aspects ridicules ou grotesques de telle ou telle tendance.

Pour stylisés qu'ils soient, les personnages vivent pourtant d'une vie personnelle grâce à la verve de l'auteur qui leur prête suffisamment de

traits caractéristiques pour atténuer leur aspect de caricatures ambulantes. Le réalisme descriptif avec lequel est abordé le milieu où ils évoluent contribue aussi à conférer de la vraisemblance à ces prototypes familiaux. On s'en est bien aperçu lorsqu'après un stage à la radio, les Plouffe ont pris corps sur les écrans de télévision. Le public québécois a accepté d'emblée ces représentations de lui-même, mais il reste que durant les années qu'a duré l'émission, la famille vivait dans une sorte de *no man's land* sans notations très précises de cadre ou d'époque. Aussi les téléspectateurs qui gardent encore un souvenir ému en même temps qu'amusé de leur émission favorite, et qui n'ont guère connu les Plouffe que par ce truchement, auront-ils quelque surprise à les retrouver dans un contexte bien précis (la basse ville de Québec) et une période bien déterminée (les années d'avant-guerre).

Car c'est le roman que Gilles Carle suit pas à pas dans son film qui en prend une longueur anormale (plus de quatre heures de projection). Les lecteurs retrouveront donc les principaux éléments de cette saga québécoise, tant les moments de crise de la vie de famille (centrée sur la cuisine) que les passages pittoresques évoquant les divertissements et les préoccupations sociales d'alors: la partie d'anneaux, la soirée d'opéra organisée par Ovide, le match de baseball avec affrontement œcuménique entre curé et pasteur protestant, la visite royale, la grève de «L'Action chrétienne», la sortie au Château Frontenac et enfin, comme clou final, la procession aux flambeaux de la fête du Sacré-Coeur. On se demande ce qu'il pourra y avoir de plus dans le feuilleton télévisé que présentera ultérieurement Radio-Canada, toutes les scènes à faire se trouvant déjà dans le film.

Pour la première fois de sa carrière, Gilles Carle s'est contenté d'être un illustrateur plutôt qu'un créateur, abandonnant ses propres prétentions poético-psychologiques pour rendre le plus fidèlement possible la vision d'un autre. Il n'est pas douteux que ses propres tendances ironiques ont trouvé des équivalents dans l'approche humoristique de Lemelin et il est même possible que le cinéaste ait reconnu avec une certaine émotion dans les Plouffe des proches parents de son propre Léopold Z. Il n'en reste

pas moins que le film s'écarte fort peu du livre sinon dans l'importance accrue donnée à un personnage secondaire, Denis Boucher. Qui est-ce? se demanderont les fidèles téléspectateurs plus habitués à la présence périphérique d'un Stan Labrie (réduit ici à la portion congrue) ou du père Gédéon (complètement absent des opérations) qu'à celle de cet apprenti-journaliste qui, avant de voisiner les Plouffe, avait été le personnage principal d'un précédent roman de Lemelin, *Au pied de la pente douce*. Dans le film, on lui confère un nouveau pedigree; il est maintenant d'origine française et sa mère (quasiment absente du livre) apparaît discrètement dans diverses scènes sous les traits de Stéphane Audran. Ainsi est accentué son aspect d'élément extérieur à la famille, manifesté surtout dans le roman par son esprit critique. Il devient maintenant un agent catalyseur; c'est lui qui provoque presque tous les événements qui viennent troubler la petite vie tranquille des Plouffe: la visite du pasteur américain, le renvoi du père Plouffe, la grève, la sortie d'Ovide du monastère. Cette fonction l'assimile à celle du romancier et l'on sent que l'auteur (et le cinéaste) voit en lui comme une sorte d'*alter ego*. Et, comme pour souligner ce rôle accru, c'est sur lui que s'ouvre le film dans la salle d'attente de la gare de Québec.

Simple illustrateur peut-être, mais doté de qualités peu communes dans l'illustration, Carle connaît suffisamment les ressources du cinéma pour passer avec souplesse des affrontements intimistes aux scènes d'envergure en passant par les évocations nostalgiques discrètes. Rarement aura-t-on vu dans le cinéma québécois un tel déploiement de forces: foules nombreuses, figuration diversifiée, abondance de rôles «parlés», présence convaincante des protagonistes bien choisis. Certes l'on peut chiper sur quelques détails: caricature d'éléments religieux allant jusqu'au grotesque, notamment dans l'évocation du couvent dominicain, fouillis dans l'évocation des éléments épars de la visite royale (en plus de la figure peu ressemblante des souverains eux-mêmes), ajouts inutiles et insatisfaisants (la liaison du père Plouffe). Pour faire oublier ces vétilles, il y a, par contre, des réussites incontestables: la procession du Sacré-Coeur est un étonnant morceau visuel et la participation des personnages fictifs y est beaucoup mieux située que dans le

livre, la partie d'anneaux du début est réalisée avec un mélange savoureux de suspense et d'humour et en termes particulièrement visuels. Un incident particulier, la mort d'Onésime, le chauffeur d'autobus qui partage avec Cécile un amour platonique, prend à l'écran une valeur poétique et symbolique particulière alors que sa description écrite est réduite à un seul paragraphe: le film brode là-dessus une dernière rencontre et tisse par l'intermédiaire d'un oiseau en cage des liens subtils entre l'amour et la mort.

Le matériau de base était là bien sûr, mais le cinéaste a su fabriquer avec cela une tapisserie diverse et colorée. Et puisqu'il s'agit de colorations, accordons une minute d'attention au travail conjugué du réalisateur, du chef-opérateur et du décorateur sur les agencements de couleurs. Une unité de ton évidente résulte de l'effort mis à l'obtention de teintes sombres et éteintes pour créer l'ambiance: rouge brique, rose saumon, vert bouteille, gris-bleu, brun se fondent en un ensemble évoquant une époque austère où éclatent les alliances de blanc lumineux et de rouge vif affectonnées par la coquette et coquine Rita Toulouse, élément perturbateur par excellence. Pour signaler son assagissement, on la revêtira elle-même d'un imperméable bleu aux grands moments de réconciliation avec Ovide (c'était d'ailleurs prévu par Lemelin dans sa description écrite). Mais dans la scène finale, les couleurs préférées reprennent leur droit, même si Rita est maintenant apparemment une épouse attentive.

Passant du particulier au général, alliant la comédie sentimentale à la satire de moeurs, *Les Plouffe* apparaît comme un film riche qui réunit plusieurs tendances de notre cinéma national; les préoccupations commerciales s'y marient avec les soucis artistiques dans un amalgame somme toute fort réussi. Le cinéma était le dernier grand médium de communication à conquérir par ces personnages qui avaient déjà vécu à travers l'imprimé, la radio et la télévision. Les visages rajeunis qu'ils empruntent à travers une nouvelle génération d'acteurs sont à la fois surprenants et rassurants (Emile Genest est la seule figure familière, passant du rôle du fils aîné à celui du père, mais Juliette Huot est quasiment une copie conforme d'Amanda Alarie). Dans le roman, Ovide dit à sa famille dans un moment de

désarroi: «Tiens, je vous vois tous comme sur un écran de cinéma...» Eh bien! maintenant nous les y voyons aussi comme nous y voyons vivre tout un peuple et c'est une vision à la fois agaçante (parfois), amusante (souvent) et attendrissante (généralement).

Robert-Claude Bérubé

GÉNÉRIQUE — *Réalisation*: Gilles Carle — *Scénario*: Gilles Carle et Roger Lemelin, d'après le roman de Roger Lemelin — *Images*: François Protat — *Musique*: Stéphane Venne — *Interprétation*: Emile Genest (Théophile Plouffe), Juliette Huot (Joséphine), Denise Filiatrault (Cécile), Gabriel Arcand (Ovide), Pierre Curzi (Napoléon), Serge Dupire (Guillaume), Rémi Laurent (Denis Boucher), Anne Létourneau (Rita Toulouse), Paul Berval (Onésime), Louise Laparé (Jeanne Duplessis), Gérard Poirier (le curé Folbèche), Donald Pilon (Stan Labrie), J. Léo Gagnon (le bedeau), Paul Dumont (le pasteur Brown), Marc Gélinas (Jos Bonefon), Daniel Ceccaldi (le père Alphonse), Kate Trotter (Suzan Connelly), Amulette Garneau (Ramonna), Gilbert Comtois (Eustache Lafrance), Gilles Renaud (Phil Talbot), Georges Delisle (le père Lelièvre), Ghyslain Tremblay (le frère Léopold), Paule Verschelden (Berangère Thibodeau), Jean Ricard (le cardinal Villeneuve). — *Origine*: Canada (Québec) — 1981 — 255 minutes.

L E PLUS BEAU JOUR DE MA VIE...

● Diane Létourneau s'était fait connaître par sa contribution efficace en tant que chercheuse de trois films de Georges Dufaux: *À votre santé*, *Les Jardins d'hiver* et *Au bout de mon âge*. Après un apprentissage à la réalisation avec deux courts métrages, *Les Oiseaux blancs de l'Île d'Orléans* et *Les Statuts de Monsieur Basile*, elle tourne son premier long métrage *Les Servantes du bon Dieu*. Comme pour son travail avec Georges Dufaux, la réalisatrice se veut la «servante» de ce qu'elle filme. Ce sera son éthique professionnelle. Elle se place devant les êtres et les regarde vivre. Elle ne les provoque pas. Elle les respecte. Eh bien! cette attitude, on la retrouve dans son dernier film, *Le plus beau jour de ma vie*...

Le film s'intéresse au couple et se divise en trois volets introduits par d'amusantes peintures. Pour chacun d'eux, Diane Létourneau se met à l'écoute des gens. Et discrètement elle arrive à poser les questions qui ne sont jamais des pièges mais qui vont toujours plus avant dans la connaissance des personnes. C'est pourquoi elle n'apparaît jamais à l'écran et sa voix demeure neutre.

Le film s'ouvre sur la préparation d'un jubilé d'or. Parents et amis sont réunis pour préparer cette fête. Et chacun y va de ses suggestions. Mais ce qui intéresse l'auteur, c'est de connaître le chemin parcouru par le couple. Et voilà le jubilaire évoquant ses souvenirs, rappelant les moeurs sévères d'il y a cinquante ans. Mais cet époux, qui semble inébranlable, reste un grand sensible. Et la cinéaste nous le montre au bord des larmes, à l'église et au banquet. En fait, c'est la mère de nombreux enfants qui se montre la plus forte. Elle s'affirme comme la reine d'un jour. Mais comme toute fête a un lendemain, nous retrouvons les deux jubilaires à leur table de cuisine. Ils continuent de cheminer ensemble bien simplement, après la griserie de la veille. C'était, nous annonçait l'auteur, un CIEL CLAIR EN FIN DE JOURNÉE.

Le deuxième couple n'a pas été aussi heureux. Le divorce s'est imposé après quelques années de mariage. Et ce volet nous présente les deux enfants qui s'accommodent assez bien de cette séparation. En fait, ils passent du père à la mère et croient que c'est préférable ainsi pour ne pas être témoins de discussions et de chicanes périodiques. Le père essaie de faire bonne figure avec ses deux enfants. Ainsi, sans accuser et accabler sa femme, il trouve toutefois qu'il ne peut s'occuper des enfants indéfiniment. Il sait que sa femme a un ami... Mais sa femme a réussi à obtenir de la cour le pouvoir de revoir ses enfants. Elle nous raconte qu'elle n'était pas heureuse en mariage. Elle n'en veut pas à son mari. Elle préfère son état actuel, ne songeant même pas à un mariage éventuel. Mais elle doit s'occuper des enfants, car elle sait, elle aussi, que son ancien mari vient de découvrir une amie. Ici, ce sont les deux ex-époux qui parlent et l'auteur nous les montre s'exprimant sans animosité, les cadrant de face comme s'ils s'expliquaient devant nous. Ce qu'ils nous disent de leur échec matrimonial n'a rien de tapageur. S'ils se sont

séparés, il faut croire qu'il y avait incompatibilité de caractère. Mais quelle dignité dans leurs déclarations. Ces deux divorcés ne semblent pas tellement à l'aise dans leur solitude. NÉBULOSITÉ VARIABLE, titrait ce deuxième volet.

Le troisième volet sera heureusement EN-SOLEILLÉ. De fait, nous voici avec deux jeunes amoureux qui préparent les invitations à leur mariage. Et l'auteur les suit dans les différents déplacements qui va du choix des costumes, à celui des alliances et du gâteau de noces ainsi qu'à la visite chez le notaire. Et, à chaque station, nous constatons que les jeunes ne lésinent pas pour prendre ce qu'il y a de plus beau (à leurs yeux) pour l'heureux événement. Et ils déboursent jusqu'à \$26 000; pour leur mariage, au besoin. Pourquoi se priver? Ils auront toute leur vie pour payer la facture. Et voici le cortège qui s'avance à l'église sous les airs solennels de la marche nuptiale. Comme tout le monde est joyeux! Mais, l'auteur nous a prévenu: AVEC RISQUES D'AVERSE.

Ce qu'il y a de remarquable dans ce film, c'est que Diane Létourneau nous met en face de personnages bien concrets et les laisse s'exprimer et agir. Si, dans le deuxième volet le statisme est un peu lassant (peut-être pour donner l'impression du cul-de-sac dans lequel se sont placés les deux divorcés), par contre, dans le premier et le dernier volets, l'auteur accompagne les personnages dans leurs démarches. Ce qu'il faut relever chez Diane Létourneau, c'est son regard franc, direct, ironique parfois qui s'attache à des petits moments cocasses (l'anneau qui ne peut plus sortir du doigt... et y entrer, le jubilaire surpris à songer...) Ainsi la cinéaste manifeste beaucoup de sympathie pour ses personnages, ne les humilie jamais et garde cette distance réservée qui révèle son honnêteté irréprochable.

Quelle impression garde-t-on après avoir observé les trois couples? Que le mariage n'est pas une mince affaire! Vivre cinquante ans avec la même personne, cela est tout un défi, de nos jours surtout. Un des divorcés ne craint pas de l'avouer. Quant aux futurs époux, ils vont commencer une nouvelle vie à deux, bien qu'ils aient cohabité ensemble depuis deux ans. Mais il se marient, disent-ils, pour avoir des enfants. Deux



ou trois. On soupçonne qu'ils n'auraient pas voulu que leurs enfants naissent hors du mariage. Cette précision témoigne que le mariage est loin d'être une institution périmée.

Diane Létourneau reste fidèle à elle-même. Elle s'affirme comme une observatrice obstinée et tendre. Jamais un plan disgracieux; jamais une question embarrassante. Mais une recherche constante pour aller plus avant dans la découverte de l'amour et de ce qui l'entoure ou de la perte de l'amour et de ses conséquences. *Le plus beau jour de ma vie...* est un film à voir à tout âge. En regardant ce triptyque, le spectateur ne pourra s'empêcher de réfléchir sur le mariage aujourd'hui avec ses exigences et ses risques. Diane Létourneau respire l'air du temps.

Léo Bonneville

GÉNÉRIQUE — Réalisation et recherche: Diane Létourneau — Images: Jean-Charles Tremblay et Guy Dufaux — Musique: François Asselin et Pierre Charbonneau — Participation: Anita et Emile Laflamme et leur famille; Marie Labrecque-Bernard, Yves Bernard et leurs filles; Carole Duchesneau-Lamarée, Pierre Lamarée et leurs familles — Origine: Canada(Québec) — 1981 — 82 minutes.

SUZANNE ● Suzanne naquit entre deux cultures vivantes sur cette terre de prédilection qu'on a surnommée le Nouveau Monde et qui se situe quelque part à Montréal. En effet, son père est un ouvrier écossais de religion presbytérienne, tandis que sa mère est une Canadienne-française de foi catholique. Le hasard complique la situation déjà tragique à la source, puisqu'il place sur le chemin de Suzanne deux prétendants dont l'un est un certain Georges Laflamme, aussi sympathique que timide et réservé. Quant à l'autre, il s'agit — vous l'aurez deviné — d'un certain Nick Callaghan, un anglophone aussi entreprenant que voyou sur de larges bords, *puisqu'il ira jusqu'à voler pour faire des cadeaux à ses «blondes».*

Si je donne l'impression de résumer un peu à la blague ce drame sentimental, c'est que je n'ai pas réussi, de concert avec la salle garnie d'un vendredi soir, à prendre au sérieux ce drame qui lorgne du côté du mélodrame, en essayant de camoufler son jeu sous le couvert très sérieux de deux solitudes qui s'affrontent amèrement. Pourtant, tout cela commence sur un ton vigoureux. En 1944, *Suzanne* nous raconte, images à l'appui, qu'une bagarre avait éclaté entre Français et Anglais, en pleine procession de la Fête-Dieu,



dans une rue de Montréal. Dix ans plus tard, le rock'n'roll naissant surprend Suzanne en train de danser avec Nick, alors que Georges attend dans son coin cette Suzanne dont il respecte toutes les volontés. Ces deux séquences sont menées avec brio. On se dit que ça augure bien pour le reste du film. Mais, en dépit de tous les préjugés favorables attachés à Robin Spry pour la qualité de ses oeuvres antérieures, le spectateur se voit contraint d'ingurgiter cette romance sirupeuse pour accompagner son «pop corn» favori. La salle a ri devant le manque de consistance de certains dialogues, parce que les personnages véhiculaient des lieux communs puisés dans les eaux usées d'une psychologie sommaire.

Les effets sont téléphonés longtemps à l'avance et les ficelles ont la délicatesse d'un câble capable de retenir une armée en déroute. Le méchant Nick fera un enfant à Suzanne qui, finalement, épousera le brave Georges. Suivront les réconciliations d'usage pour le meilleur et pour le pire des mélodrames.

Malgré tout, les spectateurs ne s'en retournent pas complètement furieux, parce que la reconstitution d'époque s'avère minutieuse et que les acteurs font un travail des plus consciencieux, même s'ils n'ont pas beaucoup de matière à se mettre sous la dent.

On oubliera très vite les malheurs de Suzanne. Sa solitude se doublera de celle du spectateur tenu à l'écart de ses profonds déchirements.

Janick Beaulieu

GÉNÉRIQUE — Réalisation: Robin Spry — Scénario: Robin Spry et Ronald Sutherland d'après le roman «Snow Lark» de Ronald Sutherland — Images: Miklos Lente — Musique: François Cousineau — Interprétation: Jennifer Dale (Suzanne), Winston Rekert (Nick), Gabriel Arcand (Georges), Michèle Rossignol (la mère de Suzanne), Ken Pogue (le père de Suzanne), Michael Ironside (Jimmy), Marian McIsaac (Kate) — Origine: Canada (Québec) — 1980 — 110 minutes.

L A REVANCHE DE MME BEAU- CHAMP •

Ce film se veut «un conte du XXe siècle». Et aussi une «histoire extraordinaire». Sans doute, Mme Beauchamp, après avoir fait don de ses biens à son jeune amant et avoir été mise à la porte de son logement, demeure stupéfiée. Et nous avec elle! Elle erre dans la ville (Montréal) et rencontre un bonimenteur qui se fait passer pour le poète danois Hans Christian Andersen. Pour remercier Mme Beauchamp de la généreuse obole qu'elle lui a faite, il lui rend sa jeunesse. Retournant chez son ancien amant, se disant la nièce de Mme Beauchamp, elle réussit à se venger de lui et à le mettre à la porte, à son tour.

Durant toute la projection, le spectateur attend de décoller de la réalité et de plonger dans le rêve. Il n'en est rien. Pourtant la présence du bonimenteur aurait pu ouvrir la porte à la fantaisie. Mais non. Le film piétine lourdement et les dialogues trahissent une affligeante banalité. Le personnage de Mme Beauchamp demeure inconsistant et hésitant. Le spectateur a vite compris que, sous des traits rajeunis, elle prépare sa vengeance. Mais rien, dans ce conte, qui aurait pu nous émouvoir, nous ravir, ne contribue à nous attacher au personnage central. Il aurait fallu un halo de mystère pour nous envelopper. Même le bonimenteur, incarné par Marc Legault (qui semble avoir emprunté le costume de Sol), manque de chaleur. Son comportement répétant, le rend plus près du clown que du poète.



Et ainsi le film perd de son efficacité, traîne dans les clichés et plane très bas. Le spectateur sort déçu de constater que ce conte n'était, en somme, qu'une piètre histoire, maladroitement racontée et pesamment incarnée. **Léo Bonneville**

GÉNÉRIQUE — Réalisation: Raphaël Lévy — Scénario: Raphaël Lévy — Images: Magi Torruella — Musique: Alain Leroux — Interprétation: Yvette Thuot (Yvette Beauchamp), Jean Faubert (Jean Déniaud), Marc Legault (le clochard), Danièle Paradis (la fiancée de Jean), Yolande Lévy (la collègue de travail), Danielle Schneider (Yvette Beauchamp, jeune), Liliane Clune (la jeune fille au restaurant), Déborah Lévy (la petite fille dans le port) — Origine: Canada (Québec) — 1980 — 85 minutes.

TROIS NUMÉROS SPÉCIAUX DE SÉQUENCES

- no 82 — **NORMAN McLAREN** — 190 pages — — — \$3.00
no 91 — **L'ANIMATION À L'O.N.F.** — 200 pages — — \$4.00
no 100 — **LES ARTISANS DU CINÉMA** — 180 pages \$4.00
Frais de port — \$1.00

EN VENTE À NOS BUREAUX